

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

BULLETIN
de
L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
de
MONTPELLIER

N° 65

Année 1935

Bureaux de l'Académie pour l'année 1935

Bureau Général

MM.

<i>Président</i>	ROUFFIANDIS.
<i>Vice-Président</i>	FLICHE.
<i>Secrétaire général</i> . .	MERCIER-CALVAIRAC LA TOURETTE (G.).
<i>Secrétaire général</i> <i>adjoint</i>	CARRIEU (M.).
<i>Trésorier</i>	GUIBAL (J.).
<i>Bibliothécaire</i>	BEL (H.).
<i>Directeur du Bulletin</i> <i>de l'Académie.</i>	GIRAUD (Marcel).

Section des Sciences

<i>Président</i>	PERRIER.
<i>Vice-Président</i>	MASSOL.
<i>Secrétaire</i>	GRANEL DE SOLIGNAC (F.).

Section des Lettres

<i>Président</i>	TAILLART.
<i>Vice-Président</i>	BEL.
<i>Secrétaire</i>	GUENOUN.
<i>Secrétaire adjoint</i> . .	AMADE (J.).

Section de Médecine

<i>Président</i>	CARRÈRE.
<i>Vice-Président</i>	HARANT.
<i>Secrétaire</i>	GIRAUD (M.).

Les Discours de Réceptions

Réception de M. Pierre JOURDA

Discours de M. Pierre JOURDA

MESSIEURS,

J'éprouve, au moment de prendre place dans votre compagnie, une très réelle confusion, une reconnaissance très sincère, et, pourquoi vous le dissimuler? une grande joie... Je vous dois des remerciements. Le mot désagréable que ce: « je vous dois », puisqu'il transforme en une obligation inéluctable un geste que je vous prie de croire très spontané.

Vous représentez, dans une ville au noble passé, l'élite de l'esprit: prêtres, magistrats, médecins, maîtres de nos facultés ou du barreau, honnêtes hommes au sens pascalien du mot, tous, historiens, orateurs, critiques, romanciers, savants, vous incarnez aux côtés de notre Université la vie intellectuelle de l'antique capitale du Languedoc dans ce que cette vie a de plus noble: la recherche, la culture désintéressées. Il est de mode, depuis longtemps, de railler les Académies provinciales. Libre aux boulevardiers d'utiliser à satiété un procédé trop facile. On ne saurait, impartialement, mésestimer votre effort: commissions archéologiques nées à l'appel des historiens et des poètes romantiques, d'un VITET, d'un NODIER, d'un MÉRIMÉE ou d'un HUGO, — sociétés ou académies royales, leurs aînées, — et les rivales, bien souvent, de la grande Académie, en un temps où les capitales des provinces vivaient encore de leur vie propre, toutes elles ont dignement rempli leur tâche. Professeur et professeur de littérature, comment ne rendrais-je pas hommage, maladroitement mais de tout cœur, à l'effort de vos

devanciers, effort que vous prolongez si dignement? Comment ne vous dirais-je pas combien je suis ému, flatté, confus de compter parmi vous désormais, et de penser que vous m'appellez à entretenir la flamme à vos côtés?

Mais à quoi bon, sur ce sujet, de plus longues phrases? La reconnaissance n'est pas bavarde. Je ne veux que vous dire d'un mot ma gratitude.

Peut-être avez-vous mis quelque malice à me confier le soin de prononcer l'éloge de Mme REYNÈS-MONLAUR. J'ai consacré bien des heures, permettez-moi cet emploi du « je », à étudier la vie et l'œuvre d'une femme qui fut, parmi tant de princesses éminentes, la plus brillante fleur de la famille royale.

Corps féminin, cœur d'homme et tête d'ange, « pur élixir de la race des VALOIS », Marguerite de NAVARRE, après Charles d'ORLÉANS, incarne, près des soldats et des politiques de son sang, hommes d'actions, la vie de l'esprit. Romancière habile, psychologue à qui le cœur humain a livré ses secrets, poétesse facile, — trop facile! — mais qui a su trouver des accents émus pour dire sa douleur, femme de cœur et femme de tête, la Marguerite des Princesses n'a vécu que pour son frère et pour son Dieu: le problème de la foi, le problème du salut, de ses jeunes années à sa fin, de l'aube éclatante de Marignan au crépuscule douloureux que fut pour elle la mort de FRANÇOIS I^{er} l'ont tourmentée sans répit, et le désir de se dévouer aux plus nobles causes, de vivre pour les autres, de leur tout sacrifier, lui a dicté sa conduite, a inspiré, enflammé son courage et sa charité.

Vous m'appellez à succéder à une femme dont la vie s'est placée sous le signe de la foi, dont l'œuvre a été dirigée par l'ardente volonté de faire le bien.

Avez-vous, de la sorte, voulu m'amener à tracer un parallèle entre l'auteur de *L'Heptaméron* et la romancière des *Autels morts*? entre le disciple de LEFÈVRE D'ETAPLES et de BRIÇONNET et celle qui fut la fille spirituelle du cardinal de CABRIÈRES? Je ne le crois pas. Ce serait un jeu facile et je ne veux pas m'y livrer. M'en voudrez-vous, cependant, de rapprocher un instant en pensée deux femmes également nobles dans leur croyance et dans leur action, deux femmes auxquelles j'aurai eu, tour à tour, à rendre un même hommage?

Vous me pardonnerez de ne pas esquisser, même rapidement, une biographie de celle dont je prends la place. Il y aurait, à rappeler la vie toute de dévouement de Madame REYNÈS-MONLAUR, quelque indiscretion, et qui risquerait de lui déplaire. Vous savez mieux que moi les vertus de tout ordre qu'elle incarne : je ne veux voir en elle que l'écrivain, et vous dire, impartialement, ses mérites.

Son œuvre est abondante, trop abondante diraient des critiques moroses dont je ne partage pas le sentiment. On la range bien souvent dans cette branche de la littérature que l'on désigne, un peu dédaigneusement, sous le nom de littérature édifiante. Je sais bien que nos esprits blasés éprouvent le besoin d'une nourriture épicée, et nos désirs ne sont que trop comblés ! Ce sont, fréquemment, des mets faisandés que l'on nous sert. On ne saurait adresser à la romancière, dont j'ai l'honneur d'analyser l'œuvre devant vous, le reproche d'avoir cherché à flatter certains instincts inavoués, à plus forte raison d'avoir voulu nous scandaliser. On ne saurait davantage, par contre, la critiquer d'avoir défendu de nobles idées.

Madame REYNÈS-MONLAUR n'a jamais écrit que pour donner à ses convictions une forme vivante, propre à séduire, à toucher, à convaincre ses lecteurs. Romancière ou historienne, elle n'a voulu demander à la littérature, sous la fiction du récit romanesque ou sous l'exactitude du récit historique, qu'un moyen d'expression, qu'un moyen de toucher, et cela seulement. L'art ne l'intéresse, et ses procédés et ses conventions, que parce qu'ils sont un vêtement nécessaire à la pensée.

Je sais bien — et je le dis tout de suite ! — que c'est là, du point de vue de l'art pur, une hérésie. Le dédain de la forme, nous ne l'admettons que chez le poète des *Psaumes* ou de la *Chanson de Roland*... Il y faut du génie. Je sais aussi que ni RACINE écrivant *Andromaque*, ni BALZAC composant la *Comédie Humaine* n'ont songé à une action directe, à une action morale sur la pensée de leur public. Et le paradoxe est justement de constater que ce sont des écrivains en apparence amoraux qui, souvent, ont le plus agi sur les esprits, et les ont fait évoluer, parfois dans des directions bien imprévues. Mais pareille action ne peut s'exercer que sur des intelligences déjà très affinées. Il est un public moins averti, moins doué d'esprit de finesse, moins capable de saisir en un livre une leçon indirecte

dont la discrétion risque de lui échapper, public moyen, public honnête, qui cherche sa voie ou qui attend naïvement qu'on la lui indique, et à qui l'on doit clairement l'indiquer.

C'est à ce public que s'est adressée Madame REYNÈS-MONLAUR. Elle a voulu être pour lui un guide; elle n'a jamais dissimulé que son œuvre était, d'abord, toute de morale. On peut lui reprocher, je me hâte de le dire, d'écrire des romans à thèse et de combiner un peu trop, comme Paul BOURGET, des événements qui viennent, parfois arbitrairement, démontrer l'exactitude des théories qu'elle veut prouver; il y a ainsi, dans *Le Sceau*, une conversion *in extremis* qui pourrait paraître discutable; mais l'on aurait le droit de défendre la vraisemblance de cette conversion et de montrer qu'elle n'est pas si rare, après tout, qu'on le prétend. Problème psychothéologique que je ne puis même effleurer ici et dont je ne veux tirer qu'une conclusion: si conventionnels que puissent paraître à des esprits prévenus les péripéties ou le dénouement de certains des livres que j'étudie, ils n'en sont pas moins possibles; on en a connu de semblables, et, dès lors, on ne saurait taxer l'écrivain de parti pris.

J'insiste, et je crois que j'ai le devoir de le faire, sur ce que l'on pourrait appeler le caractère systématique des écrits de Madame REYNÈS-MONLAUR. *Le Sceau* est ainsi l'étude d'une conversion provoquée par le sacrifice de religieuses persécutées en faveur de celui qui les a chassées; *Pourquoi êtes-vous tristes* est l'analyse de l'action d'une âme croyante sur les milieux où elle vit, l'examen du problème de l'apostolat; les *Paroles secrètes*, les *Autels morts*, la *Fin de Claude*, roman en trois parties, sont consacrés, eux aussi, à la peinture de conversions au catholicisme, amenées, cette fois-ci, par la réflexion que suscite, en de grandes âmes de protestants ou d'incroyants, le spectacle atroce de la guerre. Mais il n'est pas question ici de juger le but que l'écrivain se propose d'atteindre. Et si nous constatons que l'auteur défend des thèses, dès lors que nous cherchons seulement à définir les traits essentiels d'un écrivain, nous ne saurions faire un grief à Madame REYNÈS-MONLAUR d'avoir, d'abord, voulu défendre sa foi, pas plus que nous ne critiquons, du point de vue littéraire, le scepticisme d'un Anatole FRANCE ou les audaces d'André GIDE.

Marquons fortement cette tendance. Elle est, toutes choses égales, celle de nombre de poètes et de romanciers qui luttent pour leur foi, qu'elle soit d'un croyant ou d'un athée, d'un conservateur ou d'un révolutionnaire. Les impassibles eux-mêmes gardent-ils toujours leur calme? Nous admirons la sérénité d'un RONSARD, d'un LECONTE DE LISLE, d'un RENAN. Vous savez quel âpre pessimisme — et débordant — cache l'apparent objectivisme des *Poèmes Barbares*; l'un d'entre vous l'a dit en termes délicats, et, quant à RONSARD, quant à RENAN, ils ont dû descendre dans l'arène, lutter pour leurs convictions prendre parti. Faut-il vous rappeler quel fut, au lendemain des désastres de 1870, le douloureux réveil de tous ceux, un FLAUBERT, un GAUTIER, un TAINÉ, qui avaient cru, jusque là, au règne de l'esprit pur? Mais je n'ai pas à discuter ici le problème de l'art pour l'art ou, si j'ose dire, des idées pour les idées.

Je ne veux donc pas reprocher plus longtemps à Madame REYNÈS-MONLAUR une tendance..., mais la lui ai-je reprochée? disons plutôt: je ne veux pas m'arrêter davantage à constater une attitude que, même du point de vue de la critique, on ne saurait condamner. Je veux plutôt marquer ses très réelles qualités.

Elles sont diverses. Il y a, en elle, une romancière habile à nouer une intrigue, et toujours à l'aide des moyens les plus simples. Je ne veux vous en citer qu'un exemple: cette trilogie que constituent les *Paroles secrètes*, *Les Autels morts*, et la *Fin de Claude*, où, devançant nos plus modernes auteurs de « romans fleuves », Madame REYNÈS-MONLAUR s'est proposé d'étudier les réactions — devant la tuerie de 1914, l'incendie de Louvain, le bombardement de Reims, les affres de la lutte, — de deux grandes âmes ignorantes du catholicisme et qui, stupéfaites, horrifiées de la méchanceté humaine, ne trouvent de refuge et d'explication qu'en Dieu, et meurent à Saint-Gervais, le jour du Vendredi Saint de 1918, victimes de la barbarie déchaînée. Il n'est pas de sujet plus simple; il n'est pas, non plus, de thème plus prenant. J'en dirais autant de cet essai de vie romancée de Jésus qu'est *Le Rayon*, « légende... placée dans un cadre réel », mais légende vraisemblable et si émouvante qui nous montre un contemporain du Christ en proie à une sorte de mal du siècle et lentement conquis à la foi nouvelle

par l'exemple du Messie. L'évolution de GAMALIEL, contrepartie du *Procurateur de Judée*, conduit au Sauveur par sa sœur Suzanne, est décrite d'une main sûre, et c'est un sujet aussi troublant, vous en conviendrez, que bien d'autres thèmes qui ont valu la gloire à leurs découvreurs. Il y a là une tentative d'analyse de l'âme israélite au premier siècle qui mériterait d'être plus connue et plus appréciée.

On doit surtout goûter, chez Mme REYNÈS-MONLAUR, l'art très sobre avec quoi elle peint une atmosphère. La description de telle abbaye de Bénédictines placée par l'auteur au fond des gorges sauvages de l'Hérault, l'analyse du charme mystique qui soulève les moniales, dans le roman intitulé *Le Sceau*, ou, dans *Les Autels morts*, la vigoureuse peinture de la vie paysanne sur les âpres plateaux du Rouergue pendant les dures heures de la guerre, sont d'un peintre qui sait composer un tableau et en marquer sobrement les couleurs, mais aussi d'un poète sensible et capable de vibrer au spectacle monotone en apparence et pourtant si plein de grandeur de la plus humble existence. On pourra reprocher à Madame REYNÈS-MONLAUR quelque gaucherie, quelque maladresse dans certains développements. Les combattants ne retrouveront pas dans ses livres de guerre la tragique atmosphère de la tranchée, et il convient, ici, pour l'excuser, d'invoquer l'inexpérience de l'auteur. Ses tableaux de l'invasion de la Belgique sont un peu conventionnels. Son récit du bombardement de la cathédrale de Reims n'évoque qu'assez mal le torturant, le démoniaque spectacle que nous avons connu. Il y fallait, à vrai dire, d'autres qualités que celles d'un talent féminin, trop émotif pour bien voir et bien analyser des impressions qui dépassaient les hommes mêmes, trop délicat pour décrire de trop atroces visions. Mais dès que la romancière revient à des thèmes faits pour son cœur ou son imagination, avec quelle douceur elle évoque les paysages qu'elle aime et qui sont ceux de son enfance, avec quelle tendresse elle décrit les scènes à quoi se complait son rêve ! Et c'est à la fois celui d'une poétesse et d'une historienne.

Lisez les deux volumes intitulés *Jérusalem*. Il était difficile, il était audacieux, après CHATEAUBRIAND, après RENAN, après LOTI, d'évoquer les lieux saints. Votre compatriote ne s'est pas risquée à un banal journal de route, ni à un recueil de paysages. Elle a essayé, dans le cadre palestinien, de revivre en imagina-

tion la vie de Jésus, d'expliquer l'incompréhension de ceux qui l'entendirent prêcher; elle reconstruit la Jérusalem du premier siècle; elle dresse au-dessus des murs de la ville sainte la masse écrasante du Temple ou de la Tour Antonia; elle esquisse sobrement les décors essentiels, et, dans ce cadre, elle suit pas à pas le fils de Marie de Béthléem au Calvaire, le remplaçant dans le milieu où il vécut, non avec un souci d'érudition critique, mais avec le désir de nous faire sentir la pureté de sa vie, la grandeur de son sacrifice; le souci d'apostolat est moins direct ici, moins évident — la chose peut paraître surprenante! — que dans les romans de Madame REYNÉS-MONLAUR, et ces pages y gagnent peut-être en action sur les âmes. Nulle recherche de l'effet ou du pittoresque conventionnel, une sincérité, une simplicité sans reproches, un sentiment délicat de la poésie palestinienne, une émotion discrète mais qui sourd à chaque instant du récit, telles sont les qualités qui font de ce livre une œuvre touchante. L'âme a de quoi y vibrer, l'esprit de quoi se nourrir.



A vrai dire, à ces romans sobres, simples, honnêtes et qui prolongent l'œuvre de ces romanciers dévots du XVII^e siècle que l'abbé BRÉMOND a si délicatement analysée, je préfère, et je l'avoue, les livres que Madame REYNÉS-MONLAUR a consacrés aux femmes de Port-Royal, à la duchesse de Montmorency, aux pénitentes de BOSSUET. Elle est ici dans son élément: romancière, elle est plus encore historienne.

Vous confesserai-je que je la trouve un peu sévère pour ces femmes admirables que furent les religieuses de Port-Royal? Elles n'eurent qu'un défaut, mais bien féminin: l'entêtement. Fille obéissante de l'Eglise, et respectueuse de l'autorité pontificale, Madame REYNÉS-MONLAUR n'admet pas l'obstination des filles de Port-Royal qu'elle condamne, sans doute, en catholique respectueuse du Concile du Vatican. Chrétienne, et nourrie de *L'Imitation* et de Saint François de SALES, elle ne comprend pas la pieuse terreur qui faisait qu'Angélique ARNAULD ou Agnès de Sainte THÈCLE ne s'approchaient que rarement et en tremblant de la table de communion. Peut-être suis-je ici trop sensible au spectacle purement humain? peut-être suis-je porté à juger de ce dramatique épisode en lettré

plus qu'en croyant? Je ne sais. Mais devant les grands noms de PASCAL et de RACINE, devant la douceur de NICOLE ou l'humilité de M. HAMON, je me refuse à croire que Port-Royal mérite les âpres reproches qu'elle lui inflige et je trouve infiniment émouvantes, malgré leur obstination, ces religieuses qui mettaient si haut la vie de l'esprit.

Madame REYNÈS-MONLAUR n'est pas plus tendre pour RICHELIEU, et l'on aurait beau jeu à la mettre en contradiction avec elle-même. Impitoyable aux filles de Port-Royal, rebelles à l'autorité du Saint-Siège, elle n'a pour MONTMORENCY que mansuétude; elle est impitoyable au cardinal ministre, défenseur tenace de l'autorité. Y aurait-il donc deux mesures? Emue par la misérable destinée du vaincu de CASTELNAUDARY, elle ne ménage pas ses critiques à son vainqueur, et l'on pourrait discuter de ses jugements sur le lieutenant de Louis XIII. Je préfère ne marquer que les réelles qualités de ce livre, où l'on trouve, sur la mort de MONTMORENCY, de belles pages, nombreuses, ferventes, émues — je pense à telle apostrophe prenante dans sa simplicité: « Qu'il dorme en paix son sommeil... » — pages où la vérité s'humanise, où l'historienne se double d'une femme qui souffre avec son héroïne. Avec quelle délicatesse elle peint la figure de la duchesse, italienne transplantée et si vite adaptée, sage et prudente, croyante et charitable, toute proche d'une sainte CHANTAL, et devancière de toutes ces femmes revenues du monde et qui, disciples d'un Saint FRANÇOIS, d'un BOSSUET, d'un FÉNELON, font avec les MONTESPAN ou les Ninon de LENCLOS un si curieux contraste!

A l'une d'elles, la pieuse Mme CORNUAU, postulante à l'abbaye de Jouarre, et désireuse d'y trouver sa place près de Mme de MIRAMION ou de Mme de ROHAN-SOUBISE, Madame REYNÈS-MONLAUR a consacré une délicate étude, pleine d'une affectueuse sympathie et d'une très féminine compréhension. Elle décrit avec une discrète ironie, — si discrète qu'elle en est presque imperceptible, mais n'en touche que mieux le but visé, — ses ambitions pieuses mais un peu irritantes et qui s'opposent de si piquante façon à la sérénité puissante de BOSSUET. VERLAINE eût aimé ces pages où il aurait retrouvé le grand siècle à son déclin,

*Quand Maintenon jetait sur la France ravie
L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin...*

Voilà de l'histoire, et de l'histoire excellente, sérieuse, sobre, exacte, émue pourtant, et qui fait revivre l'atmosphère d'une époque. Ne mésestimons pas la modestie du sujet : en ce temps où sévit la mode des vies romancées, on a consacré des études à nombre de personnages moins représentatifs que ceux étudiés par votre compatriote.

Et pourquoi ne rattacherais-je pas aux livres dont je viens de vous dire les mérites un roman qui est, à mes yeux, mieux qu'une histoire, de l'histoire, de la meilleure, de celle où chacun de nous peut puiser d'utiles enseignements, et non point de grandes leçons de politique ou d'art militaire.

La vie humble aux travaux ennuyeux et facile, que chantait VERLAINE repentant, la vie quotidienne est faite de soucis moins relevés. C'est cette vie que Madame REYNÈS-MONLAUR nous peint dans *Leur vieille maison*. Je n'en retiens pas l'intrigue, où l'on sent — me trompé-je ? — une discrète autobiographie, ni les analyses psychologiques, pourtant fines et justes. Je ne veux que vous signaler ces pages émues consacrées à une maison de la rue de la Vieille-Intendance que vous connaissez tous, d'où l'on voit, au crépuscule, se dresser dans un ciel bleu les tours de Saint Pierre, d'où l'on entend, les soirs d'été, le pépiement des hirondelles accompagner le son grave des cloches, une maison où ont passé les BERNAGE, les d'AGUESSEAU, les BASVILLE, intendants du Languedoc, et l'un des plus glorieux fils de Montpellier, le philosophe Auguste COMTE, une maison, où, par la suite, a vécu, durant des générations, une de ces familles pour qui la tradition n'était pas un vain mot, et qui ont fait la force de notre pays en lui donnant ses cadres, politiques ou religieux, militaires ou intellectuels. C'est « *A ceux qui nous ont précédés...* » que Madame REYNÈS-MONLAUR dédie son livre, rejoignant ainsi, sans le chercher, le fondateur du positivisme et rendant à ses morts le même hommage que COMTE rendait aux siens : « *Une dernière fois, écrit-elle, ceux qui ne sont plus, je les appelle au seuil usé de leur demeure, à l'abri de ces pierres qui nous ont transmis intégralement l'héritage accumulé de leurs âmes. Je les appelle et ils reviennent, fantômes doux et chers...* » Voilà, Messieurs, une grande leçon : la continuité, la solidarité, dans le temps et dans l'espace, des générations, le perpétuel enchaînement des vivants et des morts, la dépendance où nous

sommes à l'égard de ceux qui nous ont précédés et façonnés, le devoir qui est le nôtre de continuer leur œuvre sans démentir. C'est la leçon qui se dégage de l'œuvre entière de Madame REYNÈS-MONLAUR, qu'elle nous peigne les hésitations de Madame CORNUAU ou la conversion de Claude HARTEVELD, l'angoisse de GAMALIEL ou la tristesse de Madame de MONTMORENCY.



L'unité de cette œuvre est visible : elle se place tout entière sous le signe de la croyance et de l'action morale. Il en est de plus brillantes, il en est de plus belles, il en est de plus émouvantes et qui flattent mieux en nous le plaisir de la pensée ou le goût de l'art sous toutes ses formes, parfois sous les plus dangereuses et les plus discutables ; il n'en est pas de plus nobles. Discrète, peu connue d'un public trop sensible seulement à l'audace des idées et de la forme, et qui demande sans cesse du nouveau, elle force le respect et trouve sa place près de celles de tant d'humanistes chrétiens, érudits ou poètes, romanciers ou savants qui, depuis l'auteur inconnu de *L'Imitation* jusqu'à Paul CLAUDEL, depuis BOSSUET jusqu'à François MAURIAC, n'ont vu dans la littérature qu'un moyen de dire, de servir et de propager leur foi.

Réponse de M. Aimé LAFONT

MONSIEUR,

L'Académie est heureuse de vous recevoir. Pour que son accueil vous aille droit au cœur, j'emprunterai les paroles mêmes de la grande princesse dont vous avez été l'historien le mieux informé et le peintre le plus pénétrant. L'Académie vous dit, comme SÉCURUS dans la pastorale de Marguerite de NAVARRE :

*Le bienvenu sois-tu en ma maison
Petite et pauvre, et en froide saison
Je t'y reçois pourtant joyeusement.
J'ai lait à foison
Et un gros tison pour notre chauffage,
Noix, châtaignes, pommes,
Fromages à sommes
Et très bon herbage.*

Herbage allégorique, bien entendu. Nous vous convions à nous rejoindre dans les pâturages du gai savoir : vous y rencontrerez lettrés, savants, professeurs, juristes, médecins, toute une élite montpelliéraine à laquelle vous appartenez déjà, de par l'alliance qui vous apparente à d'honorables familles de la cité et met dans l'ascendance directe de vos enfants des hommes qui ont honoré cette compagnie, tels que le conseiller DELPECH, ou appartenu à notre Faculté de Médecine, comme l'illustre chirurgien DELPECH.

I

Montpellier vous a donc adopté. Mais c'est dans une autre cité languedocienne que vous avez vu le jour : vous êtes né à Narbonne, le 20 novembre 1898. Vous m'en voudriez de ne pas le proclamer, car vous aimez Narbonne d'un amour profond, et, si j'ose dire, d'un amour d'érudit. Les savants qui m'écoutent me comprendront. Vous lui avez tressé une couronne des jugements formulés par les écrivains qui visitèrent cette ville, et je n'ai qu'à puiser dans votre étude sur *Narbonne vu par les écrivains romantiques* pour décrire votre pays natal. C'est TAINE qui peint ainsi les plaines de l'Aude : « Des montagnes pelées qui ondulent à droite et à gauche... Du maïs, puis des vignes. Les vignes rampent à terre. Les villages passent à droite et à gauche sur des collines, Carcassonne, Castelnaudary, Narbonne demi-féodale, demi-romaine. Elles sont fauves, bronzées ; on sent la pluie infinie, séculaire, des rayons brûlants... » C'est MÉRIMÉE, qui visite en détail les richesses archéologiques de Narbonne : ses remparts truffés de souvenirs romains, chapiteaux, pilastres, débris d'arcs-de-triomphe, bas-reliefs ornés de curieuses inscriptions, font la joie de ce diligent inspecteur des monuments historiques. C'est STENDHAL

qui sent son intérêt s'éveiller pour votre ville avant même d'y entrer et qui esquisse ce croquis : « Le soleil allait se lever lorsque je suis arrivé à Narbonne, dont j'apercevais depuis longtemps la haute tour se détachant sur l'aube du matin. Cette ville m'intéresse ». Pour ce dernier mot, comment ne pas l'excuser ensuite, s'il se plaint du vent, le terrible « Cers », qui lui lance des pierres à la figure, s'il trouve le paysage environnant « désolé et sec » ? Ne dit-il pas, en outre, que « Narbonne est aussi gaie que Carcassonne est triste » ? Ne note-t-il pas une « nuance de galanterie romanesque et d'inclination aux aventures qui annonce la noble Espagne » ? Cet analyste de l'amour s'intéresse à l'âme passionnée de vos concitoyens. Une anecdote le ravit, celle de cette jeune Narbonnaise qui vint assister son mari dans un duel, pour le voir, disait-elle, tuer son adversaire.

Vous goûtez moins le procédé d'autres romantiques qui ont parlé de Narbonne sans la connaître, les malheureux ! Vous détestez la fantaisie dans les études historiques, fût-elle signée VIGNY, fût-elle signée HUGO. VIGNY n'a jamais visité Narbonne ; il en donne, dans *Cinq-Mars*, une description irréaliste. Vous souriez en pensant « à la prétention qu'avaient les romantiques de respecter la couleur locale ». Vous n'admettez pas davantage, malgré HUGO, que la ville conquise en un jour par AYMERILLOT ait possédé une garnison de 20.000 Turcs et de Béarnais. Vous ne croyez pas, si flatteur que soit ce détail pour votre ville, au diamant gros comme le soleil qui rayonne sur la maîtresse tour, ni aux trois souterrains, qui vont :

le premier dans le val de Bastan,

le second à Bordeaux, le dernier chez Satan.

Il me plairait ici, si je n'avais le devoir d'être bref, de rompre une lance en faveur de la fantaisie poétique, et je crois bien que mon suprême argument serait, — ayant appris de vous à fouiller dans les archives, — d'en extraire les trésors cachés et de brandir quelques poèmes que j'aurais dénichés dans un tiroir secret, parmi les souvenirs de votre adolescence, peut-être même une revue en vers et à panache, qui me fourniraient d'irrésistibles arguments.

A quoi bon ?

Je serais bien obligé de reconnaître, à la fin, que l'enfant qui naît à Narbonne, ce 20 novembre 1898, consacrera sa vie à l'érudition, à l'étude minutieuse des textes et qu'il donnera pour base à ses études d'histoire littéraire le dépouillement des archives et des bibliothèques, l'exégèse des livres et des manuscrits exactement lus et interprétés.

II

Vous vous êtes préparé à ces labeurs par de solides études au Lycée MONTAIGNE, puis au Lycée LOUIS-LE-GRAND. Vous y avez remporté les plus grands succès, je le présume, mais n'ayant pu compulser les palmarès, je n'ose formuler une affirmation qui, dépourvue des garanties des textes, prêterait le flanc à vos critiques.

Vous n'êtes pas encore bachelier quand la guerre éclate. Vous terminez vos études au milieu de la rumeur des batailles. Vous travaillez encore par habitude, mais le cœur n'y est plus. Il est là où bat le cœur de la France, où souffrent et meurent par milliers ses héroïques enfants. Vous attendez avec impatience que sonne votre dix-huitième année, et, ce jour-là, vous vous engagez pour la durée de la guerre.

Que j'en ai vu, dans cette douloureuse année 1916, de ces jeunes conscrits auxquels vous deviez ressembler comme un frère, tout frais, tout roses, imberbes, — ces jeunes apprentis poilus! — arriver au front après quelques semaines de classes hâtives, impatients de se battre, de se distinguer, de sauver la France! Enfouis dans leurs neuves capotes, succombant sous le faix du *barda*, ils montaient fièrement aux tranchées de la Somme où la bataille faisait rage. Et moins de trois jours après, on voyait descendre des compagnies décimées, des hommes éclopés, les yeux hagards des horreurs sans nom qu'ils avaient vues et vécues, du massacre innombrable de leurs jeunes camarades...

Vous étiez de ceux-là. Comme votre âme de dix-huit ans a dû être vigoureusement trempée dans l'épreuve surhumaine! Vous avez fait la guerre simplement, courageusement, comme tout ce que vous faites, dans le rang, en poilu de deuxième classe. Ce n'est qu'au mois de mars 1918 que vous êtes désigné pour faire partie du peloton des élèves-officiers. Les chefs militaires

n'ont pas toujours brillé par la promptitude à discerner les compétences. Enfin, en septembre 1918, vous êtes nommé aspirant. Vous obtenez le galon de sous-lieutenant le 15 juin 1919. Vous êtes aujourd'hui un brillant officier de réserve, un de ces serviteurs de la France en qui nous nous refusons à voir des citoyens dangereux qu'il importe de ne pas laisser jouer avec leurs armes, mais que nous considérons comme de vaillants soldats en qui les honnêtes gens honorent les plus solides soutiens de la patrie et ses sauveurs de demain.

III

Démobilisé le 26 décembre 1919, vous êtes revenu avec délices à vos études. Licencié en Sorbonne, dès le mois de janvier, diplômé d'études supérieures en juin 1920, vous êtes reçu à l'agrégation des lettres en août 1922. C'est mettre les bouchées doubles. Vous travaillez dans l'ombre paisible des bibliothèques, comme dans les tranchées vous vous êtes battu : en homme de cœur.

« Quand on a du cœur et une chemise, disait votre ami STENDHAL, il faut vendre sa chemise pour voir l'Italie. » Vous n'avez pas été réduit, Monsieur, à cette fâcheuse extrémité, et vous avez vu l'Italie. Après un an d'enseignement au Lycée de Tourcoing, une bourse de doctorat vous permettait d'échanger les brumes du Nord contre un Midi ensoleillé. Vous rappelez-vous les jolis vers de SULLY-PRUDHOMME :

*Au pays des belles collines,
Des couleurs, des lignes divines,
J'ai conduit mon cœur fatigué :
J'ai vu rire les Florentines,
Le ciel de Florence est très gai.*

Chargé d'un cours à l'Institut français de Florence, c'est devant un auditoire de souriantes Florentines que vous avez fait votre première conférence sur STENDHAL. Ce STENDHAL, comme il vous intéresse ! Toute votre vie, vous allez vous occuper de lui. Je vous rangerais volontiers parmi les membres les plus authentiques de ce fameux STENDHAL-CLUB, qui n'existe peut-être pas, et qui a pourtant tellement enrichi la littérature stendhalienne.

Qu'avait-il donc pour vous séduire, ce gros garçon? Son attitude à la guerre? Vous nous avez prouvé qu'il s'était soigneusement tenu loin des balles, qu'il n'a assisté à aucun des combats qu'il raconte. STENDHAL n'a jamais vu le front, assurez-vous. Il a tout au plus joué au soldat. Il est incapable de tenir un sabre: cela lui donne des ampoules. Ce sous-lieutenant est « fier de son uniforme, du grand manteau blanc qui l'enveloppe, de son casque à peau de tigre et à longue crinière noire, de son habit vert à parements rouges, de ses bottes et de ses éperons. Quant à faire son service, quant à être vraiment dragon et officier, c'est autre chose. » Sur ce sujet, le lieutenant JOURDA ne plaisante pas. Il juge plutôt sévèrement l'officier que « quinze jours de camp suffisent à rassasier de la vie militaire », qui préfère la vie banale de garnison et se fait nommer aide de camp du général MICHAUD, pour rester loin du front. Et le lieutenant JOURDA, tout à trac, traite le lieutenant BEYLE d'embusqué.

Rendu à la vie civile, BEYLE ne semble pas devoir mériter davantage la sympathie. Sa peur excessive de la police, ses procédés puérils pour la dépister; ses prouesses amoureuses, dont il se vante à ses amis en style de corps de garde, d'ailleurs terminées généralement par un *fiasco*; l'arrivisme à base d'hypocrisie et de cruauté de son Julien SOREL, en qui il a voulu se peindre: il n'y a rien en tout cela de bien attachant.

Et pourtant, tel qu'il est, nous l'aimons, nous lisons avidement les moindres détails inédits que des chercheurs, dont vous êtes, arrivent à détacher de la masse hiéroglyphique de ses manuscrits. C'est parce que, je crois, STENDHAL est le plus vrai de nos écrivains. Il met son âme à nu crument, simplement. Comparé à lui, ROUSSEAU joue la comédie. Je ne vois guère que MONTAIGNE qui se mette avec une égale franchise dans ses écrits. Dans le style de MONTAIGNE et de STENDHAL, on ne sent pas l'homme de lettres, mais tout simplement l'homme.

Vous avez été séduit par cette sincérité. Les réserves que vous émettez au sujet du personnage de BEYLE tombent devant STENDHAL. C'est que vous aimez passionnément la vérité. L'érudition n'est qu'un moyen pour vous de l'atteindre plus sûrement. Quand vous vous emparez d'un auteur, vous commencez par une étude serrée de ses ouvrages, vous donnez au public un texte inattaquable avec les variantes; vous éclair-

cissez les passages obscurs par des explications précises ou des rapprochements caractéristiques. Ainsi, pour STENDHAL (après MÉRIMÉE) vous préparez vos éditions de *L'Amour*, de *La Chartreuse*, et du *Rouge et Noir*. Puis, vous recueillez tous les témoignages de ceux qui ont vu ou entendu STENDHAL et vous les présentez au public, vous-même restant dans la coulisse. Et c'est votre savoureux *Stendhal raconté par ceux qui l'ont vu*. Votre probité scientifique va plus loin : vous lisez tout ce qu'on a écrit sur STENDHAL, vous classez tous les travaux de l'érudition stendhalienne ; vous forgez ainsi et mettez à la disposition des historiens le plus utile des instruments de travail, sous ce titre : *Etat présent des études stendhaliennes*. Enfin, après douze années de travaux d'approche, vous attaquez le personnage de front et déposez tous les trésors de votre expérience stendhalienne dans ce magnifique et définitif *Stendhal*, paru il y a quelques jours à peine.

Autour de STENDHAL vous avez rencontré ses amis et ses ennemis, et vous nous faites part des trouvailles que vous ont values vos enquêtes méthodiques. Vous avez dépouillé la correspondance de VIEUSSEUX, un Français installé en Italie. Il avait fondé un cabinet de lecture, que fréquentaient les plus illustres voyageurs français ; ils devenaient ses amis et, revenus chez eux, lui écrivaient. Vous avez publié cette correspondance.

Dans le camp ennemi, vous avez trouvé VIENNET, ce farouche anti-romantique, aux yeux de qui VIGNY n'était « qu'un sot et qu'un fat dont la postérité se moquera ». STENDHAL n'eût pas d'ennemi plus acharné. Ce n'est qu'un polisson, assure VIENNET. Et il note avec joie dans son journal l'attaque d'apoplexie qui nous a « délivrés » d'un « aventurier qui s'était fait une espèce de réputation à force d'intrigues et d'impudences ».

Vous avez retrouvé et publié ces Mémoires, pleins de jugements aussi péremptoires et aussi indulgents. Ce VIENNET, qui excella, à l'en croire, dans la fable, fut, à l'opposé de STENDHAL, meilleur officier qu'écrivain. Il a son buste à Béziers, sur le plateau des Poètes. La Poésie, avant même de le mener à l'Académie, où il eut le plaisir de voter contre Victor Hugo, lui avait déjà rendu un signalé service : à la bataille de Dresde, une balle qui l'atteignit s'amortit dans le manuscrit de son *Clovis*. Petit malheur pour le *Clovis*, qui était condamné à mort dès sa naissance, mais l'auteur du *Clovis* fut sauvé.

IV

Tant de travaux — dont je n'ai signalé que quelques-uns — suffiraient à remplir une existence de Bénédictin. Vous, cependant, vaquiez à votre tâche absorbante de professeur, d'abord au lycée de Cahors, puis au lycée de Montpellier, où vous êtes resté jusqu'au jour où deux thèses magistrales sur *Marguerite de Navarre* vous ouvraient toutes grandes les portes de notre Faculté des Lettres.

Trois volumes in-8°, plus de 1.500 pages, des recherches minutieuses dans des archives et des bibliothèques innombrables : par quel prodige de travail, de méthode, de régularité, pendant huit années de votre vie, avez-vous pu mener une telle œuvre à bonne fin ?

Quelques lignes, bien modestes, de l'avant-propos nous l'expliquent : « Entrepris dans l'ivresse joyeuse qu'éprouvaient ceux qui, après tant de mois d'épreuves, avaient — plus heureux que tant d'autres — le bonheur de revenir à la vie de l'esprit, et pour répondre aux désirs d'un père trop tôt disparu, auquel nous aurions aimé l'offrir, notre livre voit le jour au bout de huit années de recherches. » Est-il permis d'ajouter que, dans l'ombre studieuse du cabinet, se penchait sur vous une tendresse douce et vigilante ? Vous étiez entré à la Fondation THIERS, en 1925. Un an après, vous renonciez à tous les avantages de cette abbaye de Thélème, où malheureusement le célibat est de rigueur, pour vous marier. Ainsi s'est élevé lentement, dans l'atmosphère favorable de la paix, de la piété filiale et de l'amour, le grand monument que vous dédiez à la Marguerite des Princesses.

Nous ne possédions aucun travail d'ensemble sur la vie et l'œuvre de cette femme qui a joué un rôle si important, soit auprès du roi son frère, soit dans la Renaissance française. En nous donnant un ouvrage qui comble une lacune importante de notre histoire littéraire, vous avez eu, de plus, le plaisir de débrouiller l'énigme où se sont empêtrés tant d'historiens, quand ils ont essayé de définir la personnalité mystérieuse de la Reine de Navarre. Qu'est-ce qui se passait au fond de cette âme ? Quelle fut au juste sa pensée religieuse ? Fut-elle certainement catholique, ainsi que l'assure DOUMIC ? Fut-elle foncièrement protestante, comme Abel LEFRANC en est convaincu ?

Vous avez d'abord, suivant votre prudente méthode, exploré toute la correspondance de la princesse; vous avez scruté ses moindres vers, je crois même que vous en avez mis au jour beaucoup d'inédits; vous avez examiné, pesé, disséqué chaque page de l'Heptaméron: bref, vous avez jeté une vive lumière sur la pensée et sur l'existence de la Reine. Alors seulement vous prenez parti, ayant forcé peu à peu la conviction du lecteur par les mêmes travaux minutieux qui ont établi la vôtre. D'une part, assurez-vous, Marguerite a donné « des gages aux partisans de la Réforme dans et par l'Eglise »; ils lui ont appris le libre examen, la lecture assidue des Ecritures; elle a admis certaines théories des Réformés, avant toutefois que Rome les eût condamnées; elles a protégé plusieurs d'entre eux par pure bonté d'âme pour les personnes, sans vouloir à travers eux défendre leurs doctrines. D'autre part, en présence du schisme suscité par LUTHER et CALVIN, elle s'est formellement refusée à franchir le pas; elle n'a jamais renié les pratiques de la religion catholique, la messe, la confession, la dévotion aux saints. En réalité, Marguerite n'a jamais connu la rigueur doctrinale d'un théologien: avant tout, elle était poète. C'est ce que vous avez compris. Et vous avez rétabli l'unité de cette âme, malgré les contrastes qui semblent s'y heurter: « la religion pour elle, dites-vous, n'est plus, à partir de 1536, question de dogme. Elle ne discute plus. La religion, à ses yeux, consiste dans l'effusion toujours plus intime et plus chaleureuse du cœur à la recherche du créateur. Elle se place au-dessus de la mêlée ». En un mot, c'est une mystique.

Avec ce portrait vivant et complexe, vous nous avez donné une étude très riche de l'œuvre et du temps de Marguerite de NAVARRE. Le plus bel éloge qu'on puisse faire de votre ouvrage, c'est de dire qu'il réalise pleinement les promesses de l'Avant-Propos: « une étude qui révèle au lecteur la richesse de la pensée, l'originalité, la douceur idéale et l'exquise bonté d'une femme dont la présence illumina pendant trente ans la cour de FRANÇOIS I^{er}, et grâce à qui la Renaissance française n'a rien à envier à l'Italie, l'ancêtre idéale et inégalée des plus grandes de nos femmes de lettres. »

De cette finesse que vous déployez à démêler les éléments les plus délicats d'une psychologie féminine, vous venez, Monsieur, de donner à l'Académie une nouvelle preuve, dans la pénétrante analyse que vous nous avez présentée, de l'œuvre

de cette autre princesse qui s'appelle, au royaume des lettres, Madame REYNÈS-MONLAUR. Vous avez su mettre en lumière les qualités de l'imagination, la poésie du style, la conviction profondément religieuse, la pensée de l'écrivain montpelliérain. Cette loyauté critique, dont je parlais tout à l'heure, vous a défendu de taire, même dans un éloge académique, vos scrupules et vos réserves. Louons hautement cette stoïque impartialité. A défaut de tant de solides qualités qui brillent dans votre œuvre, elle seule eût suffi à vous marquer une place dans une de ces académies de province dont vous avez su dire les mérites et les raisons de vivre.

Votre activité trouvera à s'y employer et s'y déployer. La Section des Lettres, particulièrement, a besoin de vous, Monsieur. Vous réveillerez son ardeur parfois somnolente. Vous serez, grâce à votre jeunesse, à votre inlassable curiosité, un de ces fouilleurs d'archives, un de ces dénicheurs et déchiffreurs de vieux papiers dont les doctes corps ont besoin pour démontrer leur utilité et justifier leur existence. Nous formulerons donc le vœu égoïste de vous garder longtemps parmi nous, avec la complicité de vos amis, de vos parents, de votre soleil méridional, tout en prévoyant avec mélancolie, mais non sans fierté, le jour où vos mérites, vos travaux éclatants, vous porteront, même malgré vous, à de plus hautes et plus glorieuses destinées.
